res des armées de terre et de mer dans le but de les détourner de leurs devoirs militaires et de l'obéissance qu'ils doivent à leurs chefs dans tout ce qu'ils commandent pour l'exécution des lois et réglements militaires.

Le Parquet trouve les éléments de la prévention dans deux passages de l'affiche adressée aux conscrits par l'Association internationale antimilitariste et signée par les inculpés.

Ces deux passages sont les suivants :

« Quand on vous commandera de décharger vos fusils sur vos frères de misère, comme cela s'est produit à Châlons, à la Martinique, à Limoges, travailleurs, soldats de demain, vous n'hésiterez pas, vous obéirez. Vous tirerez, mais non sur vos camarades, vous tirerez sur les soudards galonnés qui oseront vous donner de pareils ordres ».

« Quand on vous enverra à la frontière, défendre le coffre-fort des capitalistes contre d'autres travailleurs, abusés comme vous l'êtes vous mêmes, vous ne marcherez pas. Toute guerre est criminelle. A l'ordre de mobilisation vous répondrez par la grève immédiate et par l'insurrection ;

» Au 1er mai 1906 ceux d'entre vos camarades qui luttent contre l'oppression patronale affirmeront leur volonté de ne travailler que huit heures par jour. En cette circonstance, on vous demandera de noyer dans le sang cet élan d'indépendance et de dignité ouvrières. Mais là encore, conscrits, vous refuserez d'assumer ce rôle de basse police, en proclamant l'étroite solidarité qui vous unit aux manifestants ».

Dix-neuf témoins sont cités par l'accusation, pour affirmer la matérialité des délits ; mais la défense, pour donner au procès un grand retentissement, et, selon une vieille tradition politique, pour en faire un moyen de propagande, a cité cinquante-six témoins parmi lesquels le pape Gapone. Ajoutons les seize avocats et calculons même modestement le temps de seize plaidoiries. Tout fait prévoir que les cinq jours attribués au procès (du 26 au 30 inclus) ne suffiront point, que nous aurons une audience le dimanche.

Les défenseurs sont Mes Willm, Ch. Philippe, Chesné, Ernest Lafont, Lagasse, Périsson, Junekar, Lévy-Oulmann, Brack, Mando, Landowski, Delmont, René Block, Fabiani, Uhry et le docteur Meslier choisi par Almereyda. Amilcare Cipriani n'a pas pris d'avocat.

L'AUDIENCE

En attendant l'entrée de la cour, les prévenus ont pris place non sur les bancs réservés aux accusés, car ils sont trop nombreux pour y pouvoir contenir, mais dans le prétoire. L'arrivée de Bousquet et Garnery, détenus sous la prévention de délits de droit commun, a été l'occasion d'un court mais tumultueux incident.

Comme ils étaient escortés de gardes et semblaient être mis à part, en dehors des prévenus libres, ceux-ci se sont levés et ont fait entendre de bruyantes protestations, au milieu desquelles on entendait les cris de : « Avec nous ! Il faut qu'ils soient avec nous ! Ou bien nous partons tous ! Nous faisons défaut ! »

On leur explique qu'il est convenu avec le président que Bousquet et Garnery ne seront pas séparés de leurs camarades. Et le calme renaît. Bousquet et Garnery sont en effet placés à leur rang : Bousquet en tête et Garnery le 26e.

A midi et demi, la cour, présidée par le conseiller Fabre — le même magistrat qui a dirigé les débats du procès de l'attentat de la rue de Rohan — prend séance.

Contrairement à l'usage établi à la cour d'assises de la Seine, il est procédé en séance publique au tirage au sort du jury, cette opération ne pouvant avoir lieu commodément dans la chambre du conseil à raison du nombre des prévenus.

Le ministère public — l'avocat général Sellignau — et la défense ont droit chacun à huit récusations.

La défense exerce entièrement ce droit.

Le ministère public s'arrête à sept récusations.

Lecture faite par le greffier de l'arrêt de renvoi et de la citation en cour d'assises qui en a été la conséquence, l'appel des témoins a lieu. La liste en est longue.

Tous les témoins cités à la requête du ministère public sont présents. Parmi ceux appelés par la défense, sept ou huit seulement ont répondu à l'appel de leur nom parmi lesquels MM. Allard, député du Var, et Colly, conseiller municipal de Paris.

Me Lagasse. — Les autres viendront demain. Ils ont l'expérience !

Et les débats s'engagent.

Le président rappelle les faits qui ont motivé la poursuite et donne lecture du texte intégrale du placard incriminé.

— Je vais poser une simple question, dit en terminant M. Fabre, s'adressant aux prévenus.

— Avez-vous volontairement apposé votre signature au bas de ce placard ?

Tous répondent, individuellement interrogés :

— Oui !

— Vous acceptez la responsabilité des termes de ce placard ?

Tous acceptent cette responsabilité.

Déclarations des prévenus

BOUSQUET explique qu'il a signé l'affiche parce qu'il a été témoin du rôle joué par l'armée dans les grèves, en face des justes revendications des travailleurs.

L'armée nous a mis au rang des moujiks. J'ai vu la conduite des officiers. Je les ai vus cravacher les ouvriers. Les coups de cravache de Longwy sont plus sanglants pour les ouvriers que les coups de feu de Chalon.

J'accepte toute la responsabilité de mes actes. L'histoire, l'avenir, l'émancipation du prolétariat nous justifieront.

M. URBAIN GOHIER. — Je m'expliquerai plus longuement quand le moment sera venu. Maintenant, je veux me borner à dire que j'ai signé l'affiche, pour deux raisons ; une raison accessoire, une raison principale.

La raison accessoire, c'est que nous entrons dans une année d'élections. Des politiciens se font des réclames de patriotisme ou d'antipatriotisme. J'ai voulu, en les appelant à la barre, les forcer à s'expliquer, par oui ou par non, sur ces questions.

La raison principale, c'est que la propagande internationale pacifiste est le seul moyen de sauver ce pays. Au lendemain de la guerre, nous avons été nourris de déroulédisme.

J'ai fait, au point de vue militaire, plus que mon devoir. Mais j'ai vu combien l'œuvre à laquelle je m'associais était fausse. J'ai été dégoûté des militaires, parce qu'ils n'ont rien du soldat dans le ventre. J'ai été dégoûté du chauvinisme, du « patriotisme », à raison de l'exploitation honteuse qui en est faite.

Que sont devenus les quarante milliards dépensés pour la défense nationale depuis trente ans ! Ils ont été gaspillés. Ils ne nous ont même pas servi à nous préserver de l'humiliation de Fachoda. Ceux qui devraient être ici, ce sont ceux qui ont commis cet abominable gaspillage.

HERVE. — Avant de tenter ma justification, j'attends le réquisitoire de M. l'avocat général. Je l'attends avec curiosité.

Les autres prévenus s'associent en termes plus ou moins violents aux déclarations de Bousquet ou d'YVETOT, lequel déclare que le « patriotisme est une fumisterie. »

« Il n'y a pas, ajoute-t-il de patrie pour les ouvriers, qui n'ont rien. Que les bourgeois soient patriotes, c'est leur affaire. Mais les ouvriers n'ont pas de patrie, parce qu'ils n'ont pas de patrimoine. Il y a patrie dans patrimoine.

Le syndicalisme ne peut exister sans l'antipatriotisme et l'antimilitarisme.

Les ouvriers, traités en bêtes de sommes, seraient des imbéciles s'ils défendaient la patrie ! »

L'un d'eux s'écrie :

« J'étais à la veille de partir au régiment. J'ai voulu que l'on sût que si une brute galonnée donnait l'ordre de tirer sur mes frères de misère, c'est à elle que seraient destinées mes balles. »

Un autre :

« Je suis fils d'Alsacien-Lorrain, on pourrait croire que c'est une raison pour moi d'être patriote. C'est tout le contraire. Mon père s'est battu en 1870. On lui avait dit qu'il fallait défendre sa patrie, et ensuite, après la défaite, je lui ai entendu dire qu'il avait perdu sa patrie. Eh bien ! il n'avait rien perdu du tout. Il n'avait rien et il n'a pas eu moins après. »

Mlle NUMIETSKA s'exprime ainsi :

« J'ai signé l'affiche en pleine liberté et en pleine connaissance de cause, et cela pour une double raison : d'abord par un sentiment d'humanité, parce que je suis l'adversaire de la guerre et de ses ignominies, et ensuite par sympathie pour les humbles les travailleurs, contre les quels se dresse toujours l'armée, quand il s'agit pour les malheureux de soutenir leurs revendications. »

Enfin, notons ce mot de COULAIS :

« Je suis plus terre-à-terre que mes camarades. J'ai signé l'affiche par instinct de conservation. Le premier mai 1906, il y aura un grand mouvement socialiste. Il ne faut pas que nos frères de l'armée tirent sur nous. Et puis, le meilleur moyen de supprimer la guerre, c'est de supprimer les armées ! »

Dépositions d'Agents

On entend ensuite les agents qui ont décollé et lacéré les affiches.

Au cours de défilé sans l'ombre d'intérêt, M. Hervé s'écrie :

Mais nous ne discutons pas cela ! Nous revendiquons le droit d'exprimer nos pensées et de les afficher. Nous afficherions nous-mêmes nos affiches, si nous n'avions pas des camarades pour le faire !

Me Lagasse. — Vous mettez la main à la pâte !

Les témoins de la défense

Pa l LAFARGUE, ancien député de Lille, est appelé le premier à la barre.

Me WILLM. — Le témoin pourrait-il dire ce qu'il pense de Perceau ?

R. Nous appartenons tous deux au parti socialiste qui veut faire régner la paix dans le monde. C'est un honnête garçon, pour qui on ne peut avoir que de l'estime.

Me WILLM. — Que pense le témoin de certains passages de l'affiche.

R. Ce sont des conseils très sages. L'officier qui fait tirer sur les femmes, sur les enfants, sur les grévistes commet un acte criminel. Ce sais ce qui s'est passé à Fourmies

Le capitaine Chapuis, ivre sans doute ce jour-là, car les capitalistes, quand ils précipitent les soldats sur les prolétaires, les gorges d'abord de viandes et de vin, le capitaine Chapuis a ordonné de tirer sur une foule qui venait en chantant. Si tous les soldats avaient tiré, il y aurait eu des centaines de morts.

— Pourquoi n'avez-vous pas tiré ? demanda à un soldat M. Chapuis.

— Parce que, répondit-il, j'ai aperçu dans la foule ma mère... Le procès actuel n'a qu'un but électoral. C'est une manœuvre contre le parti socialiste.

Un entend ensuite MM. Dejeanle, député de la Seine ; Colly, conseiller municipal de Paris ; Allard, député du Var ; Lhermitte, publiciste. Ils s'étonnent de voir exercer des poursuites ; car l'affiche aux conscrits.

La suite des débats est renvoyée à demain.

FIN DE LA GREVE DES GARÇONS ÉPICIERS

Paris, 26 décembre. — Dans un meeting tenu hier soir à la Bourse du travail, les garçons épiciers ont décidé la fin de la grève.

Auparavant, une délégation s'était rendue au siège de la chambre syndicale patronale pour lui soumettre les revendications des employés.

Les représentants de la chambre syndicale patronale ont promis aux délégués d'intervenir auprès de leurs confrères, afin d'obtenir pour les garçons épiciers un repos hebdomadaire de vingt-quatre heures, et d'autre part, de les engager à permettre aux employés majeurs de se loger en ville.

Au cours du meeting, les orateurs se sont déclarés satisfaits de ce résultats. Ils ont engagé les commis à reprendre le travail, ajoutant que, si au 1er mai prochain toutes les revendications syndicales n'étaient pas acceptées, on recommencerait la grève.

L'ordre du jour suivant a été voté :

« Les employés de l'épicerie, après avoir entendu le compte-rendu de la délégation, s'engagent à reprendre le travail, conscients qu'ils sont des résultats obtenus. Ils maintiennent leur confiance au syndicat de l'épicerie, auquel ils doivent cette victoire, exécutivement due à son action purement syndicale. Ils s'engagent à rester fidèles à cette action pour la conquête toujours plus grande de bien être et de liberté ».

Ce matin tous les magasins d'épicerie sont ouverts et la vente s'effectue régulièrement.

DRAME DANS UN PRESBYTÈRE

UN MORT

Toulouse, 26 décembre. — A Saint-Alban, commune située à dix kilomètres de Toulouse, le presbytère a été cambriolé, pendant la nuit de Noël.

L'abbé Chououl, curé de la commune, célébrait la messe de minuit. Des malfaiteurs en profitèrent pour pénétrer dans le presbytère en fracturant une croisée. Une voisin Jean Bonnet, entendant le bruit de l'effraction, donna l'alarme. Des paysans, armés de fourches et de bâtons, cernèrent le presbytère.

La messe finie, le curé, en tête du cortège, de ses amis, rentra dans sa maison. Un des cambrioleurs qui faisait le guet dans le jardin, prit la fuite. L'autre, réfugié dans la chambre voisine de celle du curé, où, déjà, il avait fracturé le secrétaire et fait main basse sur des écrins et sur l'argent, essaya de faire face aux assaillants.

Mais un nommé Antoine Sembet, qui était armé d'un fusil de chasse à deux coups, l'abattit d'un coup de feu qui l'atteignit en plein visage. La charge de plomb numéro 6 fit balle, fracturant le maxillaire supérieur crevant l'œil droit, broyant la voûte palatine et perforant le cerveau.

Le cadavre du cambrioleur fut laissé sur place en attendant l'arrivée du parquet.

Toute la nuit, des hommes en armes gardèrent le presbytère, battirent les champs voisins, espérant découvrir le complice du cambrioleur.

Aujourd'hui, toute la population de Saint-Alban et des villages voisins est profondément surexcitée. Sembet est gardé à vue à la disposition de la justice, mais laissé en liberté provisoire. Après l'audition des témoins et l'interrogatoire, le curé de Saint-Alban, très impressionné, s'est retiré chez le curé de Castelginest.

Le cambrioleur tué, est un nommé Pierre Casamayou, 33 ans, originaire de Geus, canton d'Oloron. C'est un repris de justice relégable, qui fit son service militaire dans un bataillon d'Afrique, à Batna. Les magistrats instructeurs ont trouvé dans ses poches l'argent volé au curé.

Vengeance d'un homme de bronze

Mari trompé et volé. — Dix ans après. — Tragique rencontre. — A coups de sabre.

Paris, 26 décembre. — Bien qu'ayant dépassé la cinquantaine, M. Gustave Baraudi, un cafetier de Gentilly, avait commis la folie, il y a une dizaine d'années, d'épouser sa nièce, une toute jeune fille. Au bout de quelques mois de mariage, la jeune femme fila avec le gérant de l'établissement et... une trentaine de mille francs.

Le négociant ne voulut par porter plainte, mais il se mit à rechercher désespérément l'infidèle. Pour cela, il négligea son commerce, qui ne tarda que péricliter. M. Baraudi dut vendre son café et, finalement, de déboires en déboires, il en fut réduit à coucher sous les ponts!

A l'occasion des fêtes de Noël et du jour de l'An, l'ancien limonadier avait, avec quelques camarades d'infortune, eu l'idée de composer une troupe « d'hommes de bronze », dans laquelle il s'était réservé le rôle de sous-lieutenant porte-drapeau.

Hier, vers midi, boulevard Magenta, il assemblait autour de lui, par un boniment assez bien tourné, une foule compacte. Avec ses compagnons, il représentait le tableau classique de la « Défense du drapeau ». Tenant sur sa poitrine le lambeau d'étoffe glorieuse, il s'apprêtait à s'affaisser, frappé par une balle imaginaire lorsque, soudain, il se dressa en poussant un cri terrible et bondit dans la foule.

— Ah ! je te retrouve, misérable ! s'écria-t-il. Je savais bien que je te rencontrerais un jour.

Et, brandissant le sabre dont il était armé, il en asséna un coup formidable sur l'épaule d'une dame fort élégante qui stationnait parmi les curieux en compagnie d'un jeune homme. C'était Mme Baraudi qui, à la vue des hommes de bronze, avait été attirée par la curiosité et s'était arrêtée un instant.

On la transporta en toute hâte à l'hôpital Saint-Louis. La blessure qu'elle avait reçue était profonde de plusieurs centimètres.

Le meurtrier, conduit chez M. Vaissière, commissaire de police du quartier, ne manifesta aucun repentir de son acte.

Comme il ne pouvait justifier d'aucun domicile, il a été mis à la disposition du parquet.

Un million de détournements

LE VOLEUR ARRETE A PARIS

Paris, 26 décembre. — Le caissier fondé de pouvoirs de la Compagnie des Mines de Silésie, Hugo Spiegel, 45 ans, originaire de Benthen (Silésie), vient d'être arrêté par le service de la Sûreté au moment où il se promenait dans la soirée du Réveillon sur les grands boulevards.

Spiegel s'était enfui de Berlin, où se trouve le siège social de l'entreprise dont il avait en partie la gestion. Pour faire face à ses frais de voyage, il avait pris soin de se munir de sommes détournées à la Société et représentant un total de près d'un million de francs.

Réfugié à Paris, il avait loué une chambre dans un hôtel des environs de la Gare de l'Est. Au moment de son arrestation, il avait par devant lui une somme de cent quarante-six francs. C'est tout ce que la perquisition faite par M. Hamard, chef de la Sûreté, a pu faire découvrir.

Spiegel va être dirigé sur l'Allemagne, en vertu d'un mandat d'arrêt et d'une demande d'extradition émanant du Parquet de Berlin et visés par l'ambassade germanique.

Chronique Electorale

Les Elections Sénatoriales DU NORD

A la Question ?

Il paraît que ni les radicaux, ni les socialistes ne sont dans la question.

C'est l'*Echo* qui le dit et, vous savez, quand cette sous-doublure de la Croix dit quelque chose, c'est comme si c'était parole d'évangile...

A quele question veut-il donc nous ramener ? Et, d'abord, en vertu de quelle autorité, de quel pouvoir prétend-il nous dicter des ordres ? N'a-t-il pas assez à faire chez lui sans qu'il lui soit besoin de s'occuper de ses voisins ?

La Question ? C'est de savoir si nous sommes avec Pelletan, André, Vadécard, au lieu d'être avec Méline-Pain-Cher, Henry-le-Faussaire et Judas-Bidegain....

En bien, oui, nous sommes carrément, résolument, énergiquement avec les premiers contre la trinité repoussante et infâme qui mâcule le pavillon politique dont l'*Echo* couvre sa marchandise sénatoriale.

Voilà qui est clair et nous mettons au défi l'*Echo* de publier notre réponse, — non point une réponse alambiqué, mais notre réponse textuelle, ainsi que nous venons de l'écrire.

***

Maintenant, à notre tour d'interroger ?

Que pense l'*Echo* du jésuite Le Bail, inspirateur du célèbre office du Travail, qui faisait établir des fiches confessionnelles sur les ouvriers roubaisiens et tourquennois et réduisait à la misère ceux d'entr'eux qui étaient suspectés de penser librement ou de voter pour Dron ou pour Guesde ?

Vadécard, lui, servait la République, le R. P. Le Bail travaillait pour la réaction et la calotte.

Quelle est l'opinion de l'*Echo* sur les procédés du P. Le Bail ?

Ah ! on s'essaye à jouer de la délation ! Que l'on prenne garde : On ne nous pincera pas sans vert....

***

Une autre chose qui n'est pas moins amusante et que l'*Echo* a découverte à force de se creuser le cerveau :

— Il paraît que M. Deschanel, le pommadé Deschanel, est avec les cléricaux de l'*Echo* et les progressistes de la *Dépêche*, — ou vice versâ, — contre les socialistes et les radicaux.

Et l'*Echo* d'invoquer le nom de ce muscadin en une sorte de litanies conjuratoires : Deschanel, par ci, Deschanel par là, Deschanel par devant, Deschanel par derrière....

C'est beaucoup de Deschanel pour des gens qui se moquent de ce comédien comme M. Moeneclaey de la première plume de l'autruche Lozé.

Vous voulez Deschanel ? Mais gardez-le donc : faites-le encadrer, faites-le monter en épingle ! Il n'est pas un républicain pour vous l'envier.

***

Nous en aurions fini avec le journal du « solennel imbécile » dont les socialistes et les radicaux ont si naïvement fait un député, en 1902, si nous n'avions à relever un dernier jet, plus plaisant encore que les premiers... Il s'agit de l'attitude que tiendront les socialistes au second tour.

L'*Echo* qui dépouille avec avidité la *Tribune* de M. Lagrillière-Beauclerc, a lu, dans ce journal, une citation empruntée à un article de notre rédacteur en chef où celui-ci invitait les socialistes à réclamer leur droit, tout leur droit, au ballottage.

Et l'*Echo*, qui joue volontiers au prophète, de s'extasier :

— Nous l'avions bien dit ! Voilà qui confirme nos prévisions etc..., etc...

Le malheur c'est que les lignes invoquées par la *Tribune* remontaient à huit jours, — exactement au 17 décembre, — et que l'*Echo* ne les a reproduites que dans son numéro du 27, c'est-à-dire NEUF jours plus tard.

Si, après cà, vous ne concluez pas, avec nous, que l'*Echo du Nord* et Mademoiselle Comedon, c'est tout un, vous serez encore plus bouché que l'ex-trou du sus-dit *Echo*.

***

Mais l'*Echo* qui provoque avec tant d'impudence et si peu d'esprit d'à-propos, ses adversaires socialistes et radicaux, ne met pas le même empressement à répondre à l'offre de « liste unique » que la *Dépêche* lui a faite.

Attendrait-il que M. Lagrillière-Beauclerc lui mette cette offre sous les yeux, pour daigner en connaître ?

Peut-être bien. En tout cas nous l'informons charitablement que la galerie s'impatiente, car la voilà la question et il faudra bien y venir !

Emile RAYMOND.

***

La Conférence d'Anzin

L'UNITE SOCIALISTE. — SOCIALISME ET PATRIOTISME

Dimanche, à 5 heures du soir, a eu lieu à Anzin, salon Chotteau, la conférence publique et contradictoire que nous avons annoncée.

Le prolétariat Anzinois s'était rendu nombreux à l'invitation des organisateurs ; bon nombre de militants et de délégués sénatoriaux socialistes et républicains étaient présents. Remarqué : les citoyens Linard, maire de la Sentinelle, Bénal adjoint au maire d'Hérin, Corbeau, conseiller municipal de Petite-Forêt, à côté des citoyens Durre, Thiétard, conseillers d'arrondissement et des 3 candidats, les citoyens Delesalle, Ghesquière, Melin.

Le citoyen Leclercq, de la Jeunesse Socialiste d'Anzin, fait former le bureau, qui se trouve ainsi composé : Président : le citoyen Thiétard ; assesseurs, les citoyens Linard et G. Delespaut, de la section Valenciennoise.

Le citoyen Duquesne, de Valenciennes, ouvre la série des discours en adressant en quelques mots un vigoureux appel aux socialistes pour une action énergique.

Discours de Durre

Le citoyen Durre, en une vibrante allocution, constate que la doctrine socialiste s'impose de plus en plus : que l'action internationale des travailleurs est nécessaire, en ce qu'ils ont tous, en tous pays, les mêmes aspirations. Notre Parti a dit là-dessus depuis longtemps toute sa pensée.

Il montre l'importance de la conquête des pouvoirs publics et la logique du Parti, luttant dans toutes les élections pour affirmer ses revendications.

Après un mot en faveur de la candidature du citoyen Podevin, comme délégué mineur, Durre termine en s'adressant aux délégués sénatoriaux et en déclarant « que ceux, qui sont réellement démocrates, encore que non socialistes, devront aller à la véritable démocratie, la démocratie socialiste » (Applaudissements).

Discours de Melin

Le citoyen P. Melin, vice-président du conseil des Prud'hommes, lui succède.

Pourquoi les socialistes luttent-ils dans les élections sénatoriales ? Le Sénat n'est-il pas un organisme réactionnaire et sans raison d'être ?

Les socialistes veulent y pénétrer comme ailleurs. Les quelques réformes dont jouissent les travailleurs n'ont été obtenues que par la pression populaire et l'action des élus socialistes à la Chambre. Il pourra en être de même au Sénat, où les nôtres feront entendre la parole socialisté.

Si nous n'y avons pas encore pénétré, c'est de la faute des prolétaires qui peuvent, en conquérant les municipalités socialistes, avoir des délégués sénatoriaux socialistes.

Melin finit en montrant dans le bulletin de vote un moyen plus efficace, un engin plus terrible que toutes les armes, pour faire la Révolution, quand nous voudrons (Applaudissement).

Discours de Ghesquière

Le vaillant militant lillois, conseiller général du Nord, est accueilli par des acclamations.

« Non, dit-il, pas de : « Vive Un Tel, mais : Vive l'Unité Socialiste ! » c'est le cri de circonstance. »

Le Parti a encore d'autres raisons de lutter aux élections sénatoriales que celles qu'on a données tout à l'heure. Nous devons faire de l'agitation, dans toutes les occasions, pour instruire les travailleurs. On a crié : « A bas le Sénat ! » Les cris n'ont aucune efficacité. Le Sénat est une chambre un peu plus mal composée, mais c'est du parlementarisme également. Si donc, révolutionnaires, nous y pénétrons, ce sera un moyen de propagande, ce sera pour avoir une nouvelle tribune.

Mais nos candidatures sont opportunes surtout en ce moment, où l'Unité Socialiste si elle ne prétend pas contraindre tous les tempéraments aux mêmes tendances, a réuni pour une action commune tous ceux qui ont un même but, et veulent la conquête du pouvoir politique pour hâter et réaliser la transformation sociale.

La liste socialiste est une image de cette Unité, puisqu'à côté des représentants de l'ancienne organisation, figurent nos amis Delesalle et Carette.

La crise que le socialisme a traversée, nous a montré à tous clairement le devoir. Partout où la propagande nous appelle, c'est avec enthousiasme que nous sommes accueillis, à ce cri de : « Vive l'Unité ! », sorti de toutes les poitrines socialistes.

La preuve que c'est pour nous un regain de force, c'est l'attitude des bourgeois, leur mécontentement, leur désir de semer à nouveau, pour nous affaiblir, la division dans nos rangs.

Ghesquière insiste alors sur le manifeste du Comité Fédéral, où se trouvent déduites les raisons d'être du Collectivisme et la nécessité de l'action politique.

Sans cette action, les efforts du prolétariat risquent de rester stériles. Si nous croyions les anarchistes ou les réactionnaires, nous repudierions cette action. L'exemple des Trades-Unions anglaises, cependant si fortes, prouve que cette théorie est une erreur. Au contraire la conquête du suffrage universel politique est poursuivie par les socialistes de Belgique, d'Autriche-Hongrie, qui se rendent compte de la force qu'il leur donnera.

Nous l'avons, nous, mais nous voulons toujours pour nos maîtres, et quand nous avons des élus, les bourgeois s'efforcent de répandre en nous un esprit de méfiance contre eux.

Ce qu'il faut, travailleurs, c'est de diriger les trois formes d'action, politique, syndicale et coopérative vers le but : l'expropriation du capitalisme et la socialisation.

A nous d'employer tous les moyens dont nous disposons pour y arriver. On est obligé aujourd'hui de nous laisser faire notre propagande. Ainsi, on n'a pu empêcher la reconstitution de l'*Internationale*. Eh ! bien, plus nous serons forts, plus disciplinée sera notre action et notre entente avec nos frères étrangers, et plus nous serons capables d'empêcher les gouvernants de nous envoyer nous entretuer sur les champs de bataille.

Voilà l'antimilitarisme que nous comprenons.

L'orateur déclare alors que personne ne peut dénier aux socialistes la qualité de républicains. Nous sommes les meilleurs des républicains. Si nous sommes calomniés surtout en ce moment par les adversaires de droite, c'est que les cléricaux savent bien qu'ils ne peuvent compter sur nous. Aussi essaient-ils du trompe-l'œil : Ils chantent aujourd'hui la *Marseillaise*, demain sans doute ce sera l'*Internationale*.

Mais avons donc confiance en nous, tolérons-nous, ne nous excluons pas, que la fraternité règne dans nos rangs, pour que, accrus en force et en puissance, nous puissions voir bientôt, au Soleil de la Sociale, s'instaurer sur les ruines du Vieux-Monde, la justice et l'égalité ! (Vifs applaudissements).

Discours de Delesalle

Notre directeur politique rappelle d'abord les vieux souvenirs qui l'attachent à Anzin et à l'arrondissement de Valenciennes.

Il y a 25 ans, il venait parler en faveur de Giard ; il y a 15 ans, pour Debièvre, qui représentaient alors la politique la plus avancée — il n'y avait pas alors ici de Parti organisé — ; contre M. Pottiez, « ce Lozé ou Cardon, d'Anzin ». (Rires.)

En 1898, avec Durre, il venait pour demander aux socialistes d'accorder aux républicains le bénéfice de la discipline que nous entendons bientôt à notre tour demander aux républicains valenciennois. (Applaudissements.)

L'arrondissement de Valenciennes a continué son évolution et la logique de son attitude, en venant au Socialisme, qui est l'épanouissement de la République.

La République nous a dit : Vous avez la liberté ; vous pouvez être le plus humble d'entre vous, comme le plus riche. Politiquement, c'est donc une organisation collectiviste ; et si le peuple, courbé par des siècles de servitude, savait se redresser, le plus misérable des Français serait en fait l'égal du plus puissant.

Le Parti Socialiste demande, lui, l'égalité économique ; il demande aux républicains qui s'apitoient devant les peuples inclinés sous la tutelle d'un Kaiser, d'avoir la même révolte devant le spectacle donné par des milliers d'hommes acharnés à la besogne de l'usine au profit d'un seul, comme les abeilles dans la ruche produisent le miel pour la gourmandise des frelons paresseux ; le Socialisme demande, en un mot, aux républicains de reconnaître au peuple, pour l'organisation d'un régime collectiviste de production et de distribution des richesses, les mêmes capacités que pour la direction des affaires politiques du pays.

Le Socialisme, c'est le prolongement du programme républicain, c'est le Chapitre Deux du livre de la République.

Espérons que pour les élections législatives, les électeurs valenciennois achèveront

---

FEUILLETON DU 27 DECEMBRE. — N° 7

MEMOIRES D'UN MEDECIN

Joseph BALSAMO

par Alexandre DUMAS

II

Althotas

Cette attitude, cette occupation, ce visage aux rides immobiles, et dont les yeux et la bouche seuls semblaient vivre, ce tout, enfin, qui paraîtra sans doute étrange au lecteur, était certainement bien familier à l'étranger, car il ne jeta pas même un regard autour de lui, quoique l'ameublement de cette partie du coche en valût la peine.

Trois murailles, — le vieillard, on se le rappelle, nommait ainsi les parois de la voiture, — trois murailles, chargées de casiers, qui eux-mêmes étaient pleins de livres, enfermaient le fauteuil, siège ordinaire et sans rival de ce personnage bizarre, en faveur duquel on avait ménagé, au-dessus des livres, des tablettes où l'on pouvait placer bon nombre de fioles, de bocaux et de boîtes enchâssées dans des étuis de bois, comme on fait de la vaisselle et des verreries dans un navire ; à chacun de ces casiers ou de ces étuis, le vieillard, qui paraissait avoir l'habitude de se servir tout seul, pouvait atteindre en roulant son fauteuil que, arrivé à destination, il haussait ou abaissait à l'aide d'un cric attaché aux flancs du siège, et qu'il faisait jouer lui-même.

La chambre, appelons ainsi ce compartiment, avait huit pieds de long sur six de large, six de haut ; en face de la portière, outre les fioles et les alambics, s'élevait, disons-nous, un petit fourneau avec son auvent, son soufflet de forge et ses grilles ; c'était ce fourneau, employé en ce moment à chauffer à blanc un creuset et à faire bouillir une mixture qui laissait échapper dans ce tuyau, que nous avons vu sortir par l'impériale, cette mystérieuse fumée, sujet incessant d'étonnement et de curiosité pour les passants de tous pays, de tout âge et de tout sexe.

En outre, parmi les fioles, les boîtes, les livres et les cartons semés à terre avec un pittoresque désordre, on voyait des pinces de cuivre, des charbons trempant dans différentes préparations, un grand vase à moitié plein d'eau, et, pendant au plafond à des fils, des paquets d'herbes qui semblaient, les unes récoltées de la veille, les autres cueillies depuis cent ans.

Cet intérieur exhalait une odeur pénétrante que, dans un laboratoire moins grotesque, on eût appelée un parfum.

Au moment où entrait le voyageur, le vieillard, roulant son fauteuil avec une adresse et une agilité merveilleuses, se rapprocha du fourneau, et se mit à écumer sa mixture avec une attention qui tenait du respect ; puis, distrait par l'apparition qui s'offrait à lui, il renonça de la main droite le bonnet de velours, jadis noir, qui empaquetait sa tête jusque au-dessous des oreilles, et duquel s'échappaient quelques mèches rares de cheveux, brillants comme des fils d'argent, retirant de dessous la roulette de son fauteuil, avec une dextérité remarquable, le pan de sa longue robe de soie ouatée que dix ans d'usage avaient transformée en une guenille sans couleur, sans forme, et surtout sans continuité.

Le vieillard paraissait être de fort mauvaise humeur, et grommelait tout en écumant sa mixture et en relevant sa robe :

— Il a peur, le maudit animal ; et de quoi, je le vous demande ; il a secoué ma porte, ébranlé mon fourneau, et renversé un quart de mon élixir dans le feu. Acharat ! au nom de Dieu, abandonnez-moi cette bête-là dans le premier désert que nous traverserons.

Le voyageur sourit.

— D'abord, maître, dit-il, nous ne traverserons plus de déserts, puisque nous sommes en France, et ensuite je ne puis me décider à abandonner ainsi un cheval de mille louis, ou plutôt qui n'a pas de prix, étant de la race d'Al-Borach.

— Mille louis, mille louis, je vous les donnerai quand vous voudrez, les mille louis, ou leur équivalent. Voilà plus d'un million qu'il me coûte à moi votre cheval, sans compter les jours d'existence qu'il m'enlève.

— Qu'a-t-il donc fait encore ce pauvre Djérid, voyons ? — Ce qu'il a fait ! Il a fait que quelques minutes encore et l'élixir bouillait sans qu'une seule goutte s'en fût échappée, ce que n'indiquent, il est vrai, ni Zoroastre, ni Paracelse, mais ce que recommande positivement Borri.

— Eh bien ! cher maître, encore quelques secondes et l'élixir bouillira.

— Ah ! oui, bouillir ! voyez, Acharat : c'est comme une malédiction, mon feu s'éteint, je ne sais ce qui tombe par la cheminée.

— Je le sais, moi, ce qui tombe par la cheminée, reprit le disciple en riant, c'est de l'eau.

— Comment, de l'eau ! De l'eau ! eh bien ! voilà mon élixir perdu ! c'est encore une opération à recommencer ; comme si j'avais du temps à perdre ! Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria le vieux savant en levant les mains au ciel avec désespoir, de l'eau ! et quelle eau, je vous le demande, Acharat ?

— De l'eau pure du ciel, maître ; il pleut à verse, ne vous en êtes-vous vous pas aperçu?

— Est-ce que je m'aperçois de quelque chose quand je suis à l'œuvre ! De l'eau !... c'est donc cela !... Voyez-vous, Acharat, c'est impatientant, sur ma pauvre âme ! Comment ! depuis six mois je vous demande une mitre pour ma cheminée... depuis six mois ! que dis-je ? depuis un an. Eh bien ! vous n'y pensez jamais... vous qui n'avez que cela à faire, cependant, puisque vous êtes jeune. Qu'arrive-t-il, grâce à votre négligence ? c'est que la pluie aujourd'hui, c'est que le vent demain confondent tous mes calculs et ruinent toutes mes opérations ; et pourtant il faut que je me presse, par Jupiter ! vous le savez bien, mon jour arrive, et si je ne suis pas en mesure pour ce jour-là, si je n'ai pas retrouvé l'élixir vital, adieu le sage, adieu le savant Althotas ! Ma centième année commence le 13 juillet, à onze heures précises du soir, et d'ici là il faut que mon élixir ait atteint toute sa perfection.

— Mais cela se prépare à merveille, il me semble, cher maître, dit Acharat.

— Sans doute, j'ai déjà fait des essais par absorption : mon bras gauche, à peu près paralysé, a repris toute son élasticité ; puis je gagne le temps que je mettais à mes repas, puisque je n'ai plus besoin de manger que tous les deux ou trois jours, et que, dans l'intervalle, une cuillerée de mon élixir, tout imparfait qu'il est encore, me soutient. Oh ! quand je pense qu'il ne me faut probablement qu'une plante, qu'une feuille de cette plante pour que mon élixir soit complet ! que nous avons peut-être déjà passé cent fois, cinq cents fois, mille fois, près de cette plante, que nous l'avons peut-être foulée aux pieds de nos chevaux, sous les roues de notre voiture ; Acharat, cette plante dont parle Pline, et que les savants n'ont pas retrouvée ou n'ont pas reconnue, car rien ne se perd ! Tenez, il faudra que vous demandiez son nom à Lorenza pendant une de ses extases, n'est-ce pas ?

— Oui, maître, soyez tranquille, je le lui demanderai.

— En attendant, dit le savant avec un profond soupir, voilà encore pour cette fois mon élixir manqué, et il me faut trois fois quinze jours pour arriver où j'en étais aujourd'hui, vous le savez bien. Prenez-y garde, Acharat, vous perdrez au moins autant que moi le jour où je perdrai la vie... Mais quel est donc ce bruit ? La voiture roule-t-elle ?

— Non, maître, c'est le tonnerre.

— Le tonnerre ?

— Oui, qui a même failli nous tuer tout à l'heure, tous tant que nous sommes, moi particulièrement ; il est vrai que j'ai habillé de soie, ce qui m'a garanti.

— Eh bien ! voilà, dit le vieillard en frappant sur son genoux qui résonna comme un os vide, voilà à quoi m'exposent vos enfantillages, Acharat, à mourir par le tonnerre, à être tué bêtement par une flamme électrique que je forcerais, si j'avais le temps, à descendre dans mon fourneau pour faire bouillir ma marmite ; ce n'est donc pas assez d'être exposé à tous les accidents provenant de la maladresse ou de la méchanceté des hommes, il faut que vous m'exposiez encore à ceux qui viennent du ciel, à ceux qui sont les plus faciles à prévenir ?

— Pardon, maître, mais vous ne m'avez pas encore expliqué...

— Comment ! je ne vous ai pas développé mon système des pointes, mon cerf-volant conducteur ! Quand j'aurai tr